

la paix en Galilée à partir du Liban, et moins il sera en mesure d'assurer la sécurité de l'État d'Israël.

Une autre réalité certaine, c'est la perte de nouveaux soldats, jour après jour, dans la lutte contre une guérilla de plus en plus organisée et de plus en plus efficace. Une guérilla qui sait accumuler de l'expérience en analysant les causes de chaque réussite et de chaque échec. L'examen historique des cas de guérilla montre que les rares réussites jamais enregistrées par une armée régulière en lutte contre une guérilla impliquaient l'usage, par l'armée régulière, d'un terrorisme massif, y compris l'assassinat sans discernement de coupables et d'innocents. Il est peut-être possible de se rendre maître de n'importe quel territoire, même au Moyen-Orient, mais pour cela il faut pratiquer les pendaisons publiques et la destruction au canon des quartiers résidentiels entiers. Quelqu'un proposerait-il cela ?

Le développement du terrorisme chiite au Liban a déjà fait couler beaucoup d'encre. Tout ce qu'il reste à rappeler, c'est que chaque jour supplémentaire avant le retrait de Tsahal voit naître de nouveaux ennemis d'Israël et contribue à la création d'un cercle de haine infernal, qui pourrait se manifester à travers une recrudescence des attentats contre la Galilée. Chaque jour supplémentaire d'occupation renforce l'influence des chiïtes et accentue le risque de placer Tsahal dans une situation où tout retrait deviendrait impossible. Tous ceux qui suivent de près ce qui se passe au Liban savent que les conditions d'un éventuel retrait de Tsahal étaient meilleures il y a deux ans qu'il y a un an, et meilleures l'année dernière qu'aujourd'hui.

Face aux incertitudes qui accompagnent le retrait du Liban, il y a la certitude du prix de l'occupation : le prix du sang et le prix de l'affaiblissement de la sécurité nationale. Le plan de retrait par étapes présenté par les autorités militaires ne peut transformer ces incertitudes en prévisions solides. Il peut seulement donner l'espoir que le pari est un pari réfléchi et assumé. C'est là un pari qu'il faut tenter, et il est

tout de même bon de rappeler que ceux qui s'y opposent aujourd'hui sont ceux-là mêmes qui s'étaient permis un pari bien plus grave, lorsqu'ils ont lancé une guerre de quarante-huit heures qui dure depuis plus de trente mois.

Mikhaer GERTI,
Ha'aretz, 16 janvier 1985

NE VOUS PRESSEZ PAS DE PARTIR

Pierre Yazbek mène la vie d'un diplomate ordinaire. Entre ses rendez-vous où il passe de député à ministre et de ministre à député, il trouve le temps de se montrer à des cocktails et autres vernissages. Là, il distribue des poignées de main et des explications, encore des explications. Agé de trente-trois ans, c'est un homme solide et doté d'un charme personnel. Lors de discussions sérieuses, il a tendance à arborer un air grave, afin de souligner la sincérité de ses propos, mais en privé il sourit souvent. Comme tous les Libanais, c'est un bon vivant, mais il est également citoyen américain. Récemment marié à une jeune fille de Zahlé, c'est à Jérusalem qu'il a fêté l'événement.

Représentant en Israël des Forces chrétiennes libanaises, il affirme qu'il restera après le retrait de Tsahal. Le ministère des Affaires étrangères lui a permis d'arborer le drapeau de son pays au-dessus des fenêtres de ses bureaux, installés dans deux appartements en étage, dans la tour de luxe Méggido à Jérusalem : le drapeau flotte dans le vent, face au bâtiment de la Knesset. Un policier monte la garde en bas et il y a même un circuit de télévision interne. On se croirait presque devant un bureau de l'Agence juive à l'étranger. Les Forces chrétiennes disposent de bureaux de ce genre dans d'autres endroits du monde. On y parle anglais ou français, et de grands portraits du défunt président Béchir Gemayel, dirigeant des Phalanges, ornent les murs. Ce sont à la fois des centres d'information et des bureaux de liaison.

Cette semaine, Pierre Yazbek refusait encore de déclarer publiquement que

l'aventure libanaise d'Israël était une entreprise vouée à l'échec, et que cet échec était prévisible. Mais, contrairement à ce qu'il affirmait à l'époque de son arrivée en Israël, il y a plus d'un an, il accepte aujourd'hui de dire qu'il « se demande » si c'était une réussite. Il analyse certaines des raisons de cet échec : « *Vous n'avez pas su voir la différence entre le Liban et la Cisjordanie* », dit-il. En ce qui concerne l'opération de retrait, il lance un avertissement : « *Si les forces chrétiennes se sentent lésées, elles agiront à leur manière. Les événements de Sabra et Chatila paraîtront insignifiants par rapport à ce qui pourrait arriver.* »

Voici des extraits de l'entretien accordé par Pierre Yazbek à Kotéret Rashit :

P.Y. : « Je suis pour le retrait. L'opinion publique en Israël exige ce retrait, et l'opinion publique libanaise aussi. Malheureusement, je ne pense pas que ce retrait aura des conséquences satisfaisantes à long terme. Je pense que la situation dans le Sud pourrait s'écrouler totalement. Les Israéliens s'en foutent. Ils veulent que leurs fils rentrent à la maison, et je les comprends. Mais ils devraient réfléchir à la question.

K.R. : *Avec le recul, n'est-il pas évident aujourd'hui que cette opération était vouée à l'échec ?*

P.Y. : Jamais je ne vous dirai, ni en public ni en privé, si vous avez bien fait ou mal fait d'entrer au Liban. Mais je peux analyser les résultats. Ce que vous avez fait au Liban était le reflet d'une série d'erreurs et d'incompréhensions. C'est pour cela que vous avez échoué. Par exemple, vous n'avez rien compris aux chiïtes. Vous avez présumé, de manière trop simpliste, que les chiïtes seraient vos alliés, du fait de leur hostilité envers la population palestinienne. Vous n'avez pas compris que cette hostilité venait du fait que les Palestiniens sont des étrangers au Liban. Or vous êtes aussi des étrangers. Pis, vous êtes des envahisseurs. C'est pourquoi les chiïtes vous haïssent aussi. Avec tous les spécialistes dont vous disposez dans vos universités, et avec tous vos agents de

renseignement, vous auriez pu le savoir d'avance. Vous deviez leur faire comprendre que vous n'étiez pas là en tant qu'envahisseurs. Vous auriez pu faire en sorte que les chiïtes ne se retournent pas contre vous. Vous ne leur avez pas clarifié la situation.

» Il s'agit d'un pays tellement complexe, tellement compliqué, et vous avez trop généralisé. Vous avez négligé les détails, vous avez oublié les nuances. Par exemple, vous avez cru qu'en signant un traité avec le président, vous aviez obtenu un accord. Or vous n'aviez qu'un bout de papier. Un papier, c'est très facile à rédiger. Vous pensiez que le président avait son mot à dire. Vous avez puni la population du Chouf, afin de faire pression sur le gouvernement. Vous n'avez pas compris que le gouvernement se moque de ce qui arrive à la population du Chouf.

» Vous avez cru que la démocratie à laquelle vous êtes habitués s'appliquait également au Liban. Vous avez cru à la Constitution libanaise. Mais tout cela, qui est beau et bon en théorie, n'a rien à voir avec la réalité. Et ainsi de suite, vous avez commis erreur sur erreur.

K.R. : *En définitive, Israël a-t-il gagné quelque chose dans tout cela ?*

P.Y. : C'est difficile à dire. Il y a deux ans je pensais que votre présence allait être une réussite. Aujourd'hui, je me le demande. Vous êtes venus pour écraser la tête du serpent. Or cette tête existe toujours, ainsi qu'une bonne partie du serpent lui-même. Qu'avez-vous gagné ? C'est une grande question...

K.R. : *Que va-t-il se passer maintenant ?*

P.Y. : Nous avons des informations selon lesquelles le Fath est en train de se réimplanter au Sud-Liban. Certaines organisations chiïtes comptent sur le retour des Palestiniens. Ils reviennent à Tripoli, et aussi à Beyrouth. Pratiquement tous les fidèles d'Arafat. Pas des gens d'Abou Moussa. Si le retrait de Tshal ne se fait pas en coordination avec l'armée libanaise, il pourrait se créer un vide extrêmement dangereux, Dieu nous en préserve. Toutes

sortes d'éléments négatifs pourraient se renforcer. Ce serait dangereux, pour nous comme pour vous. De manière indirecte, nos craintes sont donc liées à vos préparatifs de retrait.

K.R. : *Vous auriez préféré que Tsahal reste au Liban ?*

P.Y. : Non. Plus votre présence dure, et tant que durent les liens entre Tsahal et les forces chrétiennes, la rupture s'accroît entre nous et les autres éléments libanais. Nous n'avons jamais caché nos relations avec Israël. Mais ces derniers temps, la tension monte entre les chrétiens et les autres éléments du Liban. Cela nous met dans une situation très difficile. Il n'y a donc pas d'autre choix. Vous devez partir.

K.R. : *En d'autres termes, il fut un temps où la présence de Tsahal au Liban servait vos intérêts, et ce n'est plus le cas actuellement ?*

P.Y. : Peut-être nous étions-nous trompés. A l'époque, nous pensions que la présence de Tsahal viendrait contrebalancer la présence syrienne. Cela créait un équilibre entre nous et les autres parties libanaises. Mais cet équilibre a été rompu, dès le moment où vous avez annoncé votre intention de partir, alors que les Syriens, eux, restaient. C'est pourquoi il vaut mieux que vous partiez.

K.R. : *Peut-être vaudrait-il mieux que nous restions pour toujours, ou tout au moins tant que les Syriens restent ?*

P.Y. : C'est trop tard. Les Syriens n'ont pas l'intention de partir. Il vaut mieux que vous partiez.

K.R. : *Comment résumeriez-vous toute l'affaire ? Qu'y avez-vous gagné, vous, et Israël ?*

P.Y. : A court terme, rien. A long terme, c'est dans l'intérêt d'Israël d'être lié aux chrétiens, et c'est dans l'intérêt des chrétiens de collaborer avec Israël. C'est une alliance entre minorités. Mais ce n'est pas pour demain. Le Liban est composé de plusieurs groupes de minorités. L'établissement de liens solides avec l'un de ces groupes peut entraîner d'autres groupes à se rapprocher. Vous avez acquis une expé-

rience importante et vous avez beaucoup appris sur le Liban, son peuple, ses positions et ses problèmes.

K.R. : *Et la paix en Galilée ?*

P.Y. : C'est une grande question. Je pense que l'idée de base était bonne, pour l'essentiel. L'exécution était mauvaise. Par exemple, vous vous êtes trompés en ce qui concernait les druzes. Nous avons tenté de vous amener à reconnaître le leadership de Walid Jomblatt. Vous n'avez pas voulu. Les Américains ont gêné. Mais en 1982, il était encore possible d'instaurer le dialogue avec lui.

K.R. : *Qu'avez-vous à dire sur la routine de l'occupation, sur les rapports avec la population civile ?*

P.Y. : J'ai entendu parler de certaines choses qui se sont passées et qui n'étaient pas de nature à vous gagner de la sympathie. L'erreur principale, c'est que vous n'avez pas su faire la différence entre la Cisjordanie et le Liban. Il y a des différences psychologiques, sociales et politiques. Vous avez l'expérience de la Cisjordanie, mais au Liban ce n'est pas la même chose. La population libanaise réagit autrement. Elle a une autre mentalité. Au Liban, ce n'est pas si facile de mettre la main sur des collaborateurs. Ce n'est pas si facile de trouver des informateurs et des traîtres.

» Vous avez voulu utiliser la carotte et le bâton. Le bâton est là, il fonctionne. Mais où est la carotte ? En ce moment, vous exigez du général Lahad qu'il vous serve de gendarme dans une bande territoriale étroite au nord de la frontière internationale. Lahad refusera. Son rôle est de protéger la population chrétienne. Or, dans la région que vous lui proposez, il n'y a pas de chrétiens. Cette région ne l'intéresse pas. Il ne sera pas un second Haddad. Peut-être allez-vous trouver un second Haddad. Mais à quoi a servi Haddad ? Nous le savons bien. La population chrétienne vit entre le Zaharani et l'Awali. Nous disons : N'imposez pas une armée chrétienne à une population chiite et n'imposez pas les chiites aux chrétiens. Chacun pour soi. Une région chiite et une région

chrétienne. Et ne pensez pas que vous pourrez vous arranger avec les chiïtes sans nous. Nous sommes là-bas, sur place. Ne nous poussez pas au désespoir. Vous ne savez pas jusqu'où nous pourrions aller, car jusqu'à présent nous nous sommes comportés en êtres civilisés.

K.R. : *Vous employez ces mots, après ce que vous avez fait à Sabra et à Chatila ?*

P.Y. : Ne me parlez pas de Sabra et Chatila. Ce qui est arrivé là-bas est une chose triste, et terrible, et dégoûtante. Mais c'est la réalité du Liban. Et ce qui s'est passé dans ces camps n'était pas la chose la plus horrible qui se soit passée au Liban. Vous ne savez pas le reste. Le massacre des chrétiens à Damour, et dans plus de douze villages. Des choses bien plus terribles.

K.R. : *Je suppose que vous n'êtes pas très à l'aise en ce moment en Israël : les Israéliens veulent que Tsahal se retire du Liban le plus vite possible, et vous donnez l'impression de vouloir retarder le retrait.*

P.Y. : Si je ne suis pas à l'aise, c'est du fait des journalistes, qui propagent une fausse impression. Nous ne vous avons jamais demandé de rester au Liban. Nous n'avons jamais voulu que vous restiez. Nous demandons seulement de ne pas aller trop vite. Aujourd'hui, il n'y a pas d'autre choix, vous devez partir. Mais aujourd'hui encore nous vous disons : Ne vous pressez pas de partir. Ne partez pas sans coordination. »

Propos recueillis par

TOM SÉGUEV,

Kotéret Rashit, 23 janvier 1985

LE VAINQUEUR

En juin 1982, Ariel Sharon a envoyé le peuple d'Israël au Liban pour y faire la guerre, avec la bénédiction de Menahem Begin. Ce faisant il a, pour la première fois, brisé le consensus national sur la sécurité, ébranlé la confiance des militaires vis-à-vis de la classe politique et créé une situation où des soldats se sentaient en droit de manifester contre la guerre et

même de refuser d'aller se battre. Jamais une telle chose ne s'était produite en Israël.

Mais Sharon a gagné son procès contre le *Times*.

D'après tous les témoignages disponibles, Ariel Sharon a menti au gouvernement et au Parlement en ce qui concerne les objectifs de la guerre et les a abusés quant au déroulement des opérations sur le terrain. Il a provoqué l'usure inutile de certaines unités militaires, berné le gouvernement, pris des décisions dans le cadre de son ministère qui ont causé la mort de 607 soldats, très jeunes pour la plupart, et l'infirmité de milliers d'autres, qui ne seront jamais vraiment valides.

Mais Sharon a gagné son procès contre le *Times*.

Tout l'échafaudage imaginaire construit par Ariel Sharon autour de l'alliance avec les Phalanges libanaises s'est écroulé tel un château de cartes, et Israël s'est fait de nouveaux et durs ennemis, des ennemis contre lesquels nous n'avons jamais eu besoin de nous battre auparavant. A cause des initiatives et des actions d'Ariel Sharon, la Syrie est aujourd'hui la seule bénéficiaire de la guerre du Liban, et Israël opère ces jours-ci le premier retrait de son histoire qui ne soit pas accompagné d'un accord signé. A cause des initiatives et des actions d'Ariel Sharon, Tsahal court actuellement le danger réel et prévisible de se transformer en une armée retranchée soucieuse uniquement de se protéger elle-même, cessant d'être une force de frappe mobile et offensive. En d'autres termes, la sécurité d'Israël est aujourd'hui en danger.

Mais Sharon a gagné son procès contre le *Times*.

En l'absence d'Ariel Sharon, et sans sa participation, Israël a enfin commencé de se sortir du pétrin, en prenant la courageuse décision de se retirer sur la frontière internationale. En son absence (alors qu'il est ministre du Commerce et de l'Industrie), des premières mesures ont été prises pour maîtriser l'inflation. En son absence, et sans sa participation, nous avons commencé de réparer ce qu'il avait, lui en personne, détruit. Et nous devons le faire,